Lettre d'Ottawa.

(Suite)

Il est à peu près certain que le choix du Lieutenant-Gouverneur du Nord-Ouest a été fait. M. M. C. Cameron, le vénérable député de West Huron, est celui qui recevra cet honneur. C'est un vétéran politique d'une quarantaine d'années de luttes.

Tout le monde ici approuve cet heureux choix. Mais il pourrait se faire qu'au Nord-Ouest on préférât la nominationt d'un résident.

Je ne crois pas commettre d'indiscrétion non plus en vous annonçant que l'heureux mortel, qui succèdera à M. Patterson, le Lieutenant-Gouverneur de Manitoba, est déjà désigné.

C'est un des ministres les plus estimés de l'administration de l Hon. Thomas Greenway.

***

L'Hon. Sénateur Bernier se promène—aux fins de la colonisation sans aucun doute.—Il était de passage aux Trois-Rivières ces jours derniers.

Après avoir rendu une courte visite au *Trifluvien* et à Mgr Laflèche, il a filé vers l'Est.

***

M. A. A. C. LaRivière a passé ses vacances à Ottawa. Il n'a pas l'air à trop souffrir depuis le changement de l'administration. Il occupe son siège régulièrement—*et il le remplit bien*;—mais il ne fait pas grand bruit.

***

J'ai rencontré M. Jacques Bureau, bien connu au Manitoba et qui demeure maintenant aux Trois-Rivières.

M. Bureau est un des grands amis de l'administration Laurier et on m'a suggéré, de bonne source, qu'il pourrait prendre part aux délibérations de la Chambre après les élections générales.

Il est bien à désirer qu'il en soit ainsi parce que la Province de Manitoba pourrait compter sur M. Bureau comme ami fidèle de ses intérêts.

Les nombreux renseignements qu'il nous a fourni en ce qui concerne notre province, démontre qu'il s'intéresse toujours à nous.

***

Je n'ai pas le temps pour aujourd'hui de vous donner des information sur les estimés devant les Chambres. A ma prochaine je me ferai un devoir de vous en fournir les détails qui intéressent le Manitoba.

Theatres, Concerts, etc.

AU "WINNIPEG."

Au "Winnipeg" nous avons eu la semaine dernière le Rowing Club Minstrels. Le programme comprenait deux parties d'égale valeur. L'ouverture musicale qui ouvrait la soirée a été fort bien jouée, et les solos qui ont occupé le reste de la première partie avaient chacun leur mérite particulier.

La deuxième partie se terminait par une grande fantaisie musicale représentant une page de musique vivante dont les têtes des minstrels formaient les notes. M. Lambert a remporté un succès particulier par le talent qu'il a déployé en contrefaisant l'âne.

Lundi et mardi une actrice du plus grand talent, Mme Marie Wainwright, s'est faite applaudir dans "Shall we forgive her." Son succès a été immense, et ce n'est que justice

Jeudi et vendredi, on annonce une troupe de Vaudeville absolument remarquable.

AU THÉATRE "GRAND."

L'affiche était tenue par une troupe de minstrels, fort réjouissants, et bons musiciens ce qui ne gâte rien. Ils ont fait la joie des enfants et le bonheur des parents.

Les attractions d'ailleurs se succèdent au "Grand" sans discontinuer.

Le "Black-Flag" est une pièce bien faite, attrayante au possible et dont l'interprétation ne laissait rien à désirer.

Mistress Davis comme leading Lady s'est particulièrement distinguée, son jeu est rempli de naturel sans faire tort sentiment.

MM. Scott et Edmond sont les dignes partenaires de Mistress Davis et complètent un ensemble parfait.

En somme une bonne soirée à passer, chose qui n'est pas à négliger si l'on considère qu'on a plus souvent occasion de pleurer que de rire dans le courant de la vie.

ADA la CUBAINE

1ERE PARTIE.—LA HONTE.

CHAPITRE 1ER.—LE CYCLONE.

La ville de la Havane dormait; pas un cri dans ses rues désertes, pas un bruit : telle une de ces cités antiques ensevelies dans les déserts de la Mésopotamie, tel le palais de la Belle au Bois dormant.

C'était l'heure de midi, l'heure où le soleil brûle, incendie, torréfie ; le terrible soleil des Tropiques, le roi de ces contrées, où jadis les Indiens l'adoraient !

C'est le maître absolu, il règne sans conteste.

L'homme pour échapper à ses rayons brûlants, s'enferme, cesse de vivre durant quelques heures.

Le sol se crevasse et une haleine de feu s'en exhale ; un brouillard s'élève qui enveloppe tous les objets d'une sorte de gaze dorée. Pas une feuille ne bouge, pas une herbe ne s'agite et les larges feuilles des palmiers, les épaisses végétations des cactus, viennent encore accentuer la sensation d'inertie, de pesanteur, de mort, qui plane sur la contrée.

Seuls, les oiseaux de Paradis, minuscules, passent et repassent voletant, et les tous lumineux de leurs plumes rivalisent d'éclat avec le Soleil-Roi ; c'est une pluie de pierres précieuses, de rubis, de saphirs, d'émeraudes de diamants ; c'est une irradiation, un scintillement, un éblouissement.

Un seul bruit vient de temps à autre interrompre ce sommeil : le campanero ou oiseau-cloche fait entendre ses notés graves dans la forêt lointaine.

Pourtant, un homme semblait échapper à cet engourdissement général.

Monté sur un superbe cheval arabe à la robe entièrement blanche et dont les crins soyeux brillaient au soleil comme des fils d'argent, il sortait de la Havane par la route qui, longeant la côte mène à Guanabacoa.

Certes, le fait de voyager à une pareille heure du jour indiquait qu'il n'était point Cubain. Un Européen seul pouvait avoir assez d'empire sur lui-même pour braver l'incandescence des rayons solaires, et l'on pourrait ajouter sans crainte de se tromper qu'un motif grave avait dû le décider à tenter pareille imprudence.

Don Pedro d'Algona était en effet Espagnol de naissance; cadet de grande famille et par suite sans fortune, il était arrivé depuis quelques mois dans l'île de Cuba, comptant sur sa bonne étoile et aussi sur sa bonne mine pour s'y créer une situation enviable.

Sa bonne mine n'était point contestable.

C'était un élégant cavalier à la taille élancée ; sa tête ombragée par un de ces chapeaux dits, de Panama, véritable mousseline de paille, était d'un ovale un peu allongé, mais gracieux ; une moustache d'un noir de jais tranchait sur la blancheur du teint ; les yeux bien fendus, le nez mince légèrement courbé, la bouche aux lèvres épaisses, le menton fortement dessiné, tout cela constituait un ensemble sympathique.

La finesse des mains, la petitesse des pieds, dénotaient l'origine aristocratique.

Don Pedro paraissait à peine âgé de 25 ans.

A cet âge l'amour joue un grand rôle dans la vie, et c'était l'amour, l'amour vainqueur des Dieux, qui le faisait chevaucher à pareille heure sur la route de Guanabacoa.

Il l'aimait certes, cette charmante Ada-Cœlia del Rosario Velasco, qu'un hasard lui avait fait connaître, mais un autre sentiment se mêlait à l'amour. Ada en effet était la fille d'un des plus riches planteurs de l'île et cette considération avait fortement contribué à accroître le tendre sentiment qu'elle inspirait à dom Pedro, car le beau cavalier était fort pratique.

On ne rencontre pas tous les jours la beauté et la richesse réunies en la même personne, et voilà pourquoi, bien qu'elle fut de sang-mêlé, don Pedro mettait tant de hâte à répondre au billet qu'Ada lui avait fait tenir, billet qui lui donnait rendez-vous à l'hacienda del Grande en l'absence du senor Velasco son père.

La nuit avait succédé au jour depuis longtemps déjà et cependant le ciel d'une limpidité absolue, semblait encore conserver un rayonnement de l'intense clarté du jour, tant l'ombre était lumineuse, lorsque don Pedro parvint au terme de son voyage.

En hôte familier des lieux, il mit pied-à-terre assez loin de l'hacienda et attacha son cheval dans un bouquet de palmiers et d'ébéniers, sorte de forêt vierge en miniature ; puis avec mille précautions, il se dirigea vers la maison.

Comme toutes les habitations, celle-ci ne comportait qu'un étage bordé d'une véranda, mais la recherche apportée dans la décoration extérieure indiquait suffisamment la fortune du maître.

Avant de sortir de l'ombre que projetait le bois, don Pedro s'arrêta et fit entendre un sifflement.

Son attente ne fut pas de longue durée car presqu'aussitôt une fenêtre s'ouvrit sous la vérandah et un silhouette de femme apparut, se découpant en noir sur la lumière éclatante de l'intérieur.

Nul peuple ne pousse aussi loin le goût de la périphrase et des métaphores que les Cubains ; la chose la plus simple s'exprime en termes choisis, etla polites se la plus raffinée est de règle.

Tout le monde est poète à Cuba, et c'est l'être deux fois que d'être amoureux.

(A suivre)